

Alain RICARD

Ouverture des 4^{ème} REAF, 5 juillet 2016

Vertus de l'in-discipline : langues, textes, traductions

Mon ami et collègue Janos Riesz m'a un jour expliqué que nous étions des *Lumpensammler*. Janos est un romaniste, comparatiste et philologue, et il s'occupe de l'Afrique. Le terme de *Lumpensammler*, emprunté à Walter Benjamin, signifie chiffonnier. Nous faisons notre miel des vieux papiers, de ce que nous ramassons, voire collectionnons...

De Walter Benjamin, j'ai appris aussi autre chose, à ma surprise, en lisant *Je déballe ma bibliothèque, essai sur la bibliomanie*. Mon amour des livres est un amour de collectionneur, de collectionneur de livres. Les lire souvent, pas toujours, mais les avoir sous la main. Le collectionneur a eu de la chance : depuis près d'un demi-siècle, je consacre mon activité professionnelle uniquement à l'Afrique, j'ai pu d'aller dans beaucoup de pays et ma collection doit beaucoup aux glissements occasionnels ou permanents vers l'abîme de nombre de devises, de la naira, du cedi, du rand, et des diverses sortes de shillings, du franc congolais, sans oublier le maluti.

En somme, j'ai longtemps échangé des kilos de billets contre des kilos de livres et les postes ne m'ont jamais trahi : j'ai toujours reçu chez moi en France les paquets que je m'adressais à moi-même, et qui ont peu à peu fait ma collection... Conscience professionnelle des agents des postes, mépris pour les livres, sans grande valeur marchande ? Un peu des deux sans doute !

J'aime les livres pour leur forme, leur couleur et mon critère de choix était simple : des livres imprimés en Afrique, relevant plus ou moins des catégories 1 et 8 de la CDU : littératures, essais, philosophie, études linguistiques et littéraires. **Je vous rassure** : je n'ai pas lu une bonne partie des livres de ma bibliothèque, et je suis en bonne compagnie justement avec Benjamin, et plein d'autres maniaques dans mon genre, mais, moi au moins, j'ai une bonne excuse : beaucoup sont écrits dans des langues que j'ignore et que je n'apprendrai jamais, des langues de l'Afrique et même plus : des langues africaines.

Acholi, akan, ewe, zulu, xhosa, haoussa, kikuyu, igbo, wolof, peul, idoma, fon etc. En gros, je ne peux lire que le swahili, vaguement déchiffrer le yoruba, et là aussi j'ai une excuse : la graphie est un peu distraite et oublie fréquemment les marques tonales qui portent une part de l'information linguistique, lexicale et syntaxique... Disons que j'ai appris ces deux langues, et que j'ai appris l'importance d'apprendre, se mettre en situation d'apprenant. Larry Hyman,

aujourd'hui président de la LSA, a écrit un très bel article *Fieldwork as a Research Method*, il y a une quinzaine d'années. Le terrain comme méthode... Là où le linguiste de cabinet peut dire, face à un problème : c'est de la syntaxe, moi je ne fais que de la phonologie, le linguiste de terrain n'a pas ce luxe et doit affronter le mur de ses perplexités. Il est en situation d'apprenant, en situation de faiblesse : dans le travail ethnographique, dans l'anthropologie culturelle, n'ayons pas peur des mots, c'est bien cela qui est important. En somme, le monde nous saute à la figure, à nous de nous débrouiller : l'in-discipline est une nécessité, nous devons bricoler dans les marges, parfois, et il est vain de vouloir faire entrer à toute force ce que nous observons, ce que nous entendons, dans des cadres préétablis. Or, peut-être est-ce avec la dissonance que commence la connaissance... L'africanisme n'est pas une discipline, mais l'Afrique pose aux disciplines de multiples questions, propose des formes de nomadisme, comme le disait naguère Christian Coulon, et leur demande de se faire in-disciplinées, d'aller au-delà des cadres tout prêts. Ce n'est pas nouveau, mais il est bon d'y insister...

1. Langues : d'étranges objets verbaux

Pour en revenir à un parcours avec les langues de l'Afrique, je dois avouer que j'ai eu longtemps du mal à me définir : « chiffonnier » ne suffisait pas ! Jusqu'au moment où le CNRS a donné le nom de sciences philologiques à la commission 35. Soudain j'étais chez moi ! Avant, je m'étais abrité derrière la réponse faite à Mme de Cossé Brissac, directrice au ministère des Affaires étrangères, qui, me rencontrant pour diriger le futur IFRA, m'avait demandé courtoisement : « Vous faites quoi exactement ? » J'avais fait désespérément simple : « Je m'intéresse aux langues dans lesquelles il y a des livres. Je pensais que ces langues-là, ces objets-là étaient d'un type un peu particulier. Cela voulait dire en Afrique, l'anglais, le français, le portugais, mais aussi le swahili, le yoruba, voire le sotho, le zoulou, l'ewe, et quelques autres, devenues de nouveaux objets verbaux...

Et c'est précisément ce que les premières REAF (Rencontres des études africaines en France) nous ont permis de tester, puis de développer : ces multiples dimensions d'un objet verbal, thème d'un atelier que nous avons proposé pour la première édition et qui nous a ouvert des horizons.

Ces REAF ont une histoire et je veux rendre hommage à Pierre Boilley qui s'est battu pour les créer, puis les faire vivre et grâce à qui aujourd'hui nous sommes ici. C'est en 1991 à Bordeaux que quelques personnes, ont imaginé ce regroupement des centres de recherche européens sur l'Afrique. Je me souviens encore de Richard Fardon à Chicago me disant dans les années 1990 : « Mais enfin, Alain, pourquoi faut-il que l'on se rencontre toujours de l'autre côté de l'Atlantique ?! ».

Notre activité était totalement consacrée à l'Afrique, mais nous n'étions pas dans les mêmes disciplines. Aucune occasion de se voir, sauf à l'ASA !

Tout a changé avec la première rencontre AEGIS à Londres en 2005, puis Leiden, Leipzig, Lisbonne, Uppsala et enfin Paris Bordeaux. La périodicité de ces réunions tenues tous les deux ou trois ans ne prenait pas en compte ce qui se faisait dans le pays, au-delà des rencontres purement disciplinaires. Il devait y avoir place pour des réunions in-disciplinées, de gens qui travaillaient en et sur l'Afrique, se croisaient, mais croisaient peu leurs problématiques.

« C'est ainsi que le réseau est né en France, à mon sens pour parler de ce que nous faisons à ceux qui ne le faisaient pas, mais aussi pour en parler, en majorité en français, en essayant de nous approprier, concepts, problématiques, de les exposer, les croiser, les tester, voire les traduire pour prendre en compte les besoins et les capacités des étudiants. »

Le fait de se retrouver **à travers** les disciplines était un atout. On ne peut aborder les nouvelles questions avec les schémas anciens. Pourtant ce type de rencontre, ouvert en 2006 au CNRS, a d'abord suscité le scepticisme, voire une forme de condescendance de beaucoup de bons esprits : foire, forum, etc. Regrets sur l'absence de thème directeur, de perspectives théoriques, etc. Manie de vouloir tout tracer au cordeau, de coloniser le monde au nom de disciplines installées, de corporations souvent, pour le bienfait de la science, évidemment ! Nous avons voulu jouer le jeu et nous avons monté, comme d'autres, un projet ANR sur le swahili qui faisait un joyeux pied de nez à toutes ces idées, et avec nos amis géographes, en particulier François Bart, et linguistes nous avons en cinq ans publié 14 volumes sur « les multiples dimensions de l'objet swahili » (voir l'importante chronique bibliographique que Marie-Aude Fouéré a consacré à ce corpus, dans *Cahiers d'études africaines*, n° 219, 2015/3 : « Engagez-vous, reengagez-vous dans les études sur le swahili aujourd'hui ! »)

L'objet swahili : un objet verbal d'un type nouveau

Je voudrais rendre hommage à Pierre Alexandre qui a écrit il y a un demi-siècle un livre que certains d'entre nous ont lu et qui leur a ouvert de nouveaux horizons : *Langue et langage en Afrique noire* (1967). Pierre Alexandre était pour moi un modèle de l'in-discipline. Il donnait envie d'étudier, stimulait la curiosité, invitait à s'intéresser aux langues de l'Afrique.

Où étudier ces langues, il y a un demi-siècle, en dehors de Langues O ? Était-il vraiment sage de se lancer dans un tel projet ? J'ai du mal aujourd'hui à préciser où elles ont été enseignées dans notre pays et une petite enquête récente m'a assez peu éclairé. À dire vrai le sujet ne semblait pas trop intéresser mes interlocuteurs :

je sais qu'en Allemagne en Suisse, en Autriche, elles sont obligatoires pour tout diplôme qui comporte une mention africaine *mit Afrika Bezug*, avec l'accent sur l'Afrique : historien de l'art, *mit Afrika Bezug*, en relation à, par exemple. Chez nous rien de tel : le français est une langue de l'Afrique, et l'on étudie beaucoup **le français *mit Afrika Bezug*** à l'étranger, en Amérique ou en Allemagne. Ne pourrait-on étudier plus les langues étrangères chez nous, *mit Afrika Bezug* ? Vingt-et-une langues enseignées à Bordeaux, aucune langue africaine... Sans commentaire.

En cinquante ans, peu de progrès ont été faits. Pour ma part, il y a 30 ans, faute de manuels et de cours accessibles en français, j'ai utilisé pour apprendre le swahili une grammaire italienne, un manuel anglais et un dictionnaire russe, de l'Académie des sciences de l'URSS... L'étude d'une langue moderne comme le swahili demandait ce bricolage !

Multiplés dimensions de ces nouveaux objets verbaux, que Pierre Alexandre avait entrevues et qu'il voulait promouvoir et que nous avons mises sur le devant dans le projet sorti de notre rencontre des REAF : d'abord une lexicographie à jour, un peu « alakati », un nouveau dictionnaire de la langue courante, une nouvelle méthode de langue, avec des films tanzaniens. Il convenait de tenir compte du prestige diasporique, et je pense au succès de Kwanza, sorte de Santa Claus africain, lié à l'engagement de l'OUA et des associations panafricaines en faveur de cette langue, et enfin aujourd'hui une forme de succès politique avec l'engagement du Kenya pour le swahili qui est bien une langue moderne, c'est à dire une langue que l'on peut parler avec d'autres, mais qui peut aussi s'apprendre dans des livres, par les yeux.

Cette dimension-là est particulièrement importante à l'époque d'Internet et toute une production proliférante joue avec les formes visuelles de la langue.

Une langue qui n'affiche ni identité ethnique ni religieuse ? D'où vient le locuteur, on ne sait... L'accent parfois l'indique et le lexique : dirons-nous que les gens de Lubumbashi sont un peu, pour les gens de Dar ou de Kilwa, comme les Montréalais par rapport aux Parisiens ? Des mots bizarres, un accent étrange.

Une des raisons du succès du swahili est aussi que la langue est devenue laïque parce qu'elle peut se parler, et même s'écrire, sans renvoyer à une assignation identitaire. Un énoncé comme *kitabū haram* relève de l'indicible en swahili... On peut parler islam ou christianisme en swahili. Le premier ministre de la Justice du gouvernement de Nyerere a été un Mgogo, Mathias Mnyampala, poète swahili éminent, reconnu par ses pairs et catholique. On peut être un poète swahili, utiliser des formes métriques empruntées à l'arabe, et ne pas être musulman. Cette pluralité est le meilleur gage de laïcité.

L'histoire de la langue se fait dans la langue et ce genre de synthèse est original : je pense au travail de David Massamba, *Historia ya kiswahili*, que nous avons traduit en français ; j'ai fait hommage d'un exemplaire à Boris, et je me souviens de ce que je lui avais écrit : « Cheikh Anta Diop aurait aimé ce livre ». Il débusque les présupposés et les préjugés, propose de nouvelles hypothèses sur l'histoire du swahili, tout entier parcouru d'une rigueur et d'une sorte de vigueur novatrice. L'histoire et l'archéologie de l'Afrique bougent sur cette côte, mais il faut lier toutes sortes de trace pour construire un nouveau discours sur l'histoire de ce monde. Il y a dix ans, le milieu universitaire français était notre première cible pour afficher les multiples dimensions de ce domaine et nous avons pu compter sur le soutien de nos amis de Bayreuth. Malgré cela une grande difficulté : trop souvent j'ai entendu, à quoi ça sert si l'on ne prépare pas un concours du Quai ? **L'apprenant apprend aussi de sa seule situation d'apprenant...**

Ce bricolage inspirait peu confiance : Pierre Alexandre nous a quittés trop tôt mais c'est lui qui voyait bien que le swahili avait un tout autre fonctionnement social, une tout autre importance politique, que le bulu, qu'il enseignait aussi, même s'il s'agissait de deux langues bantoues et qu'il fallait tenir compte de ces multiples dimensions, y compris dans l'enseignement des langues.

L'objet yoruba, un autre objet verbal original...

Il se trouve, et c'est à la fois un hasard et une chance, que la seule langue de l'Afrique que j'ai étudiée à l'université, avant le swahili, a été le yoruba. Je l'ai étudiée pour la parler, ce que je n'ai jamais pu faire... Et aujourd'hui dans une bonne partie du monde les deux langues africaines les plus enseignées sont le swahili et le yoruba.

Cette langue est très différente du swahili ; pas de classes, des tons, des monosyllabes, la majorité des locuteurs rassemblés sur un même territoire, une forte identité communautaire. Elle est enseignée à l'INALCO depuis plus de trente ans. Sa graphie pose des problèmes, mais oublie de les résoudre... Comme me le disait un ami yoruba, écrivain nigérian : pourquoi marquer les tons, alors que nous connaissons déjà la langue... ?

Le prix Nobel, Wole Soyinka, est né à Abeokuta (ville d'un demi-million d'habitants aujourd'hui), où en 1859 paraissait un journal en yoruba, dans une graphie largement conservée jusqu'à nos jours, qu'une conférence tenue à Lagos en 1875 a largement validée. Le jeune Wole nous raconte l'activisme de son père et des amis de son père pour une appropriation de leur histoire, du christianisme et une prise du pouvoir culturel et politique. Wole Soyinka écrit en anglais, mais il a traduit le yoruba, a composé des dizaines de chansons dans cette langue. Il

est celui qui, en tant que secrétaire de l'Union des écrivains des peuples africains, a demandé, lors d'une conférence publique du FESTAC, le 22 janvier 1977, l'adoption du swahili comme langue des peuples de l'Afrique, en somme sa promotion en Afrique en lieu et place d'autres disciplines, je cite le futur Prix Nobel : comme « ballet européen » ou « civilisation française » (sic), page 49...des Actes du FESTAC 77.

Je voudrais ici rendre hommage à Pierre Verger, à l'époque collègue de Wole à Ife, où il était professeur invité, et dont la gloire dans le grand âge est venue de son œuvre photographique, laissant un peu de côté une œuvre ethnographique passionnante dont nous mesurons encore mal l'importance. Pierre Verger fut un collecteur et un éditeur de textes religieux yoruba, sans égal dans notre langue. Le présent intérêt pour l'archive, le travail textuel, le rendu ethnographique de la description donne une pertinence nouvelle à ses transcriptions et traductions du yoruba, monuments inégalés, ouverts à nos interprétations ?

D'abord l'in-discipline : consubstantielle pour lui dans une vie de bourlingueur, reporter photographe, entre les continents, trouvant le moyen d'accumuler les photos, de débusquer les archives, de transcrire les poèmes, entré sur le tard au CNRS. Vincent Monteil, directeur de l'IFAN après Th. Monod, me l'a raconté : avec quelques collègues de son acabit, ils ont réussi à recruter Pierre Verger, dont l'œuvre fleurissait dans de nombreuses directions, et qui passa quasiment, d'après Monteil, de l'état de clochard à celui de chercheur au CNRS ; l'indiscipline pouvait être une qualité dans une maison qui comptait dans ses rangs le cinéaste de *Cocorico Monsieur Poulet* et de *Dionysos*. Disons que, pour l'étudiant que j'étais, le propos de Vincent Monteil m'avait un peu interloqué ! Je ne savais pas ce qu'était le CNRS et il ne m'éclairait pas vraiment. Espérons que cette vertu continue d'y fleurir ...

Pierre Verger, ethnographe, est devenu prêtre d'Ifa, pas seulement observateur, mais participant à part entière dans le système de divination yoruba, contrôlé par l'orisha, la déité, du même nom. Le système s'appuie sur un immense corpus de textes, dont il nous a transcrit et traduit quelques-uns, choisis en fonction des 256 positions possibles sur le sable, ou la planchette, des noix de palme, ou d'une chaînette de noix d'opèlè (tons bas, o ouverts), c'est selon. À chaque position, un tiroir de textes s'ouvre dans la mémoire qui permet d'interpréter la situation du demandeur, du client ! Tous ces tiroirs sont un trésor verbal, comme le corpus de poésie lié aux autres orishas. Tout cela a été transcrit, traduit, annoté par plusieurs générations de chercheurs, Bascom en tête, mais surtout beaucoup de Yorubas, linguistes et philologues, comme Wande Abimbola, Olatunde Olatunji ou Ayo Bambose : point essentiel que la qualité scientifique, l'importance de ces travaux sur la langue venus des locuteurs eux-mêmes. Je pense aussi à Olabiyi Yai, dahoméen de Ketu, devenu professeur à Ifé, collègue d'Abimbola, grand ami et

collègue de Pierre Verger, dont il devait éditer le *Festschrift*, ce qu'il n'a pu malheureusement mener à bien. D'autres se sont faits Yorubas : Ulli Beier, traducteur, Suzanne Wenger, artiste, ont rejoint Pierre Verger, ethnographe, initié, devenu babalawo. Quand il est devenu célèbre par ses photos, les livres de la Revue noire dans les années 1990, il avait 90 ans. Mais il fréquentait le monde yoruba depuis près d'un demi-siècle.

Ses nombreux articles sur les questions lexicographiques et religieuses, tenant aux rites et aux cultes yorubas, sont remarquables de précision. Il a été accepté aux séminaires de l'école doctorale d'Ifé, mais aussi parmi les traditionalistes yorubas. Cette connaissance du yoruba lui a valu l'admiration de ses collègues d'Ifé : j'ai dans ma *collection*, je veux dire dans ma *bibliothèque*, des Actes de ces séminaires, comptant trois longs articles de Pierre Verger, introuvables ailleurs, et dont il faudrait souhaiter des éditions traduites et commentées. Babalawo, père des secrets, mais aussi transcripateur, éditeur, traducteur. Indiscipline féconde qui donne à l'ethnographie à l'anthropologie culturelle ses lettres de noblesse.

Un point important et qui n'est pas que de détail : nulle part dans cette œuvre ne se trouve de doutes sur la transcription, la graphie. Des questions pratiques de détail, mais rien qui porte sur les variétés reçues de la langue, ou les choix principaux, comme si cela était depuis longtemps établi, était acquis. La notion de yoruba est une construction en partie littéraire, une communauté imaginée à partir d'Oyo et d'Ifé, depuis le milieu du XIX^e, mobilisée autour de ses orishas et de ses écritures imaginées. Pierre Verger remarquait en 1974 dans la recension d'un ouvrage sur les sources de l'histoire yoruba par S. Biobaku que « l'histoire locale de ces royaumes... a donné lieu à une floraison de petits volumes : 44 auteurs de 58 volumes dont 32 en yoruba... Cette prolifération de contributions locales à l'histoire d'une ethnie est, pensons-nous, un cas unique en Afrique. »

Alors que le swahili a été une coproduction coloniale et missionnaire, le yoruba, langue de culture écrite, langue moderne, a été une production en grande partie yoruba, portée par des groupes d'intellectuels, des hommes d'Église, des écrivains qui ont construit une communauté yoruba, que les travaux de John Peel nous permettent de bien connaître, après tous ceux d'un grand nombre d'historiens et anthropologues, très souvent yorubas.

2. Après les langues, les textes : je vous parle d'épopées, de héros ...

La fabrique des héros est un travail philologique qui renvoie à un imaginaire historique, construit textuellement, et l'on peut se demander comment il a été produit, mis en texte : Fumo, Soundiata, Chaka nous racontent une histoire qui

est sans doute une branche de la littérature, mais qui reposent sur des textes, comme le disait Basil Davidson en 1964. À cet égard, la mise par écrit est un processus privilégié, mais non unique : la mise en texte ne saurait se confondre avec la mise par écrit. Pourtant le travail historique et critique demande cette réduction.

Des constructions trop lisses, des textes obscurs, parfois ravaudés.

Des langues ont été mises en textes, et ces textes devaient dire la communauté.

Une tradition d'étude textuelle, une tradition philologique s'intéresse à la production de ces textes écrits, transcrits ; tout cela est le domaine de la philologie : recueillir les textes et surtout analyser la chaîne du sens, les passages, faire une critique textuelle. Je vous parle donc d'épopées, de héros...

Fumo Lyongo (13-14), Soundiata (13), Chaka (18-19)...

Dans le cas des manuscrits swahilis en graphie arabe, tout un monde oriental ne demandait qu'à s'épanouir et certains ont voulu l'y aider il y a un siècle. La communauté imaginaire été un puissant mirage orientaliste puis en partie africaniste, dans le domaine swahili ; les premiers philologues, Ernst Damman en chef, se sont adjoints des transcripteurs, traducteurs. Ces derniers étaient-ils les auteurs ? Dans la première moitié du xx^e siècle, la poésie swahili, en graphie arabe a été transcrite et traduite, puis des textes construits. De multiples éditions existent de la geste de Fumo Lyongo ou des textes qui lui sont attribués. De Mohammed Kijuma, à Abdillatif Abdala, ces poésies ont été l'objet d'un intense travail de critique textuelle.

Et si d'aventure d'autres manuscrits existaient, que faire ? Eh bien, un peu sans doute ce que faisaient les frères Grimm ou les collecteurs écossais de l'époque d'Ossian : remplir les vides, aplanir les différences. La poésie était partout, les poètes nulle part, et pour beaucoup, l'islam grand, mais les musulmans petits... Fumo Lyongo est un héros mythique, mais pour qui ? Sans doute des gens du continent face aux cités tournées vers la mer et son histoire est à dater d'avant le xiv^e siècle. Richard Bauman a montré remarquablement ces processus de lissage à l'œuvre dans la création de folklores nationaux en Europe et ces pratiques ont été transportées là où la communauté faisait rêver : sur la côte de l'océan Indien, vers Zanzibar, « terme alphabétique de l'errance » dit bien à tort Alain Borer. Cette sorte de philologie a discrédité en partie la discipline pendant longtemps.

La philologie a produit les instruments critiques pour mettre en cause ces pratiques. Le mirage oriental s'est dissipé avec plus de critique textuelle, mais il reste beaucoup à faire. *Les textes, leur construction, les stratégies, les enchaînements, les réécritures, les effets de rembourrage, les raccords, toute cette subtile fabrique du sens concernent le philologue.* Des pans entiers de cette oralité héroïque nous sont demeurés obscurs. « Mais, **allons plus loin**, ce que

l'on a désormais l'habitude d'appliquer aux textes a-t-on vraiment pris le soin de le faire pour les autres traces issues du passé ? » écrit F.X. Fauvelle dans le *Rhinocéros d'or*, ouvrant la voie à des questionnements de type philologique plus larges : « les traces non textuelles ont elles eu leur philologue » écrit-il ? Bonne question, totalement in-disciplinée et pourtant indispensable pour construire des récits historiques plus cohérents : les nouvelles « histoires », au pluriel, d'un Moyen Âge africain, moins obscur au-delà des « chants héroïques »...

Gordon Innes, Professeur de mandé à la SOAS me faisait remarquer lors de ma première rencontre avec lui, en 1975, qu'il n'y avait pas en français d'édition bilingue de l'épopée de Soundiata, dont les historiens et les hommes politiques francophones faisaient grand cas. Il en a produit une version en anglais ; il a fallu attendre la fin des années 1980 pour que nous en ayons une bilingue mandingue-français. Or le mandingue est la langue africaine sans doute la plus étudiée de l'Empire colonial français. Curieuse absence de traitement philologique ? Absence d'éditions ? Ou était-ce parce que l'histoire orale apparaissait trop fumeuse ? Trop indisciplinée ? Complexe à relier aux traces archéologiques, manque de philologues compétents... Djibril Tamsir Niane n'a pas eu de ces pudeurs, qui a produit une version de Soundiata en français, avec de très vagues références au texte mandé, et cela avant Wa Kamissoko et Youssouf Cissé qui donnent eux en 1988 un texte en langue originale et sa traduction française.

Jean Rouch a donné une préface à ce *Soundiata*. Il perçoit bien la nouveauté du travail de Youssouf Cissé et Wa Kamissoko qui nous invitent à rafraîchir l'histoire (p. X). En somme, *Soundiata* restait dans les brumes. Et où était le Mali ? Et quelle communauté imaginaire le texte de l'épopée mandingue nous faisait-elle construire ? La Guinée de Sékou ? Le Mali de Modibo Keita ?

Prenons un autre héros mythique, Chaka, peut être le plus connu de tous et interrogeons-nous sur les sources textuelles de sa notoriété. François-Xavier Fauvelle-Aymar a édité et publié le récit du séjour de Fynn à la cour du roi zoulou. Récit d'un témoin, pas épopée. Les textes épiques, qui témoignent d'une grandeur martiale, sont tirées des chants de louange zoulous. Mais qui a recueilli ces textes ? Un certain James Stuart, a passé toutes ses soirées, dans ses années de magistrat au Natal vers 1880, à recueillir de la bouche des imbongi les textes. Une fois transcrits, qu'en faire, sinon les publier ? Pour donner une idée de l'effet des textes, il les a enregistrés lui-même, des années plus tard en retraite, en Angleterre, faisant de ces textes des performances orales, devenu un imbongi...

Chaka nous arrive aussi par un long poème de Mazizi Kunene, écrit en anglais, publié seulement en 1978 – dont existe un mystérieux manuscrit zoulou, et par le texte de Mofolo, écrit en sotho en 1910, qui, lui, est un roman.

Ce roman est-il traduit en zoulou ? Non ? Et en d'autres langues de l'Afrique ? Pas plus. En afrikaans certes, en 1975 et une nouvelle traduction va voir le jour. En somme, les textes des éloges de Chaka nous arrivent rarement directement du monde zoulou, à l'exception du roman de R. Dhloomo, un siècle après la mort de son héros. Ces élaborations posent question.

La traduction de Chaka en zoulou est à l'ordre du jour dans la nouvelle Afrique du Sud ; d'autant plus qu'une bonne partie de notre connaissance de Chaka passe par la traduction française, dont Senghor s'est servi pour fabriquer un étrange antihéros tragique.

3. Enfin la traduction : et je voudrais vous suggérer d'être attentif à deux modalités : le dialogique et le subliminal

La littérature, comme on vient de le voir, est à la fin du processus, pas au début : l'erreur est de croire qu'il y a la littérature et le reste. Le texte, avec son assignation à des catégories sociales et esthétiques, arrive au terme provisoire d'un processus de transformation, déformations, ajouts, omissions.

Le terrain, la discussion, les traces qui en sont laissées, qui ouvrent un champ à l'interprétation... Il n'y a pas « la » langue, nous a appris Benveniste, il n'y a que des discours. Et la littérature dans tout ça ? Eh bien, comme je l'ai dit, elle est éventuellement, parfois, pas toujours, au bout du processus, en fonction de mécanismes sociaux et historiques. La catégorie littérature n'est pas d'emblée universelle. Comptent les stratégies des acteurs, leurs visées dans les champs culturels : à supposer que de tels champs existent, ce qui est rarement le cas dans les domaines et les aires linguistiques que nous abordons. De toute façon elle n'est pas au début, à l'origine du processus, elle en est éventuellement un résultat. En bref, la littérature en Afrique n'a que peu à voir, à mon sens, avec ce que l'on entend par littérature africaine...

Le texte procède du discours d'un sujet historique, il n'est pas un ensemble de données, mais une construction. La textualisation est la mise en texte d'un fragment de discours ; l'objet en est de lui fournir un caractère durable qui permet de le transmettre et de le conserver. La notion de texte n'implique aucunement celle d'écrit ; à la durabilité de la mémoire, ou du papier, j'ajouterais un autre caractère, lié à la durabilité, dont il est la confirmation : la traçabilité, applicable au texte écrit comme au texte oral. Le fragment de discours textualisé, qui demeure durable, doit aussi pouvoir être traçable, c'est à dire assignable à une instance spécifique, repérable dans le champ des discours portés par d'innombrables sujets, situé dans une séquence chronologique qui permet de retracer sa genèse. Cette notion est particulièrement importante dans un champ comme le champ africain, parcouru de pratiques souvent opaques de collecte. Le texte est un fragment de discours durable, traçable : c'est ainsi que je pense le

texte, et que je veux penser à partir du texte. Tels sont les critères analytiques que je propose d'appliquer à la lecture des discours africains, ou tenus sur l'Afrique.

L'histoire de Bakary Diallo racontée par Mélanie Bourlet dans un beau film est exemplaire de l'in-discipline créatrice de certains, à commencer par celle de chercheuse qui nous raconte une belle histoire, surprenante et convaincante. Ainsi un tirailleur qui avait écrit en français un roman en 1926 pouvait être un poète peul en 1949 et avoir laissé une œuvre dans cette langue, que Mélanie est allée *exhumer des cantines de la mémoire* !

Témoignage au fond de notre difficulté à faire bouger, autant les francophones, que les poularophones. Pas de graphie latine standard pour le peul en 1949 ; il fallait bricoler la sienne... Bakary écrivait le français mais il se voulait aussi écrivain peul et poète peul. Drôle d'idée qui le faisait mettre de côté. Il avait à dire des choses qu'il ne pouvait dire qu'en peul, parce qu'il les avait vécues ainsi. Cela servait à quoi ? ... Eh bien, à changer le regard, ce n'est pas rien, et cela a pris du temps. Et en plus que venait faire ce tirailleur semi-lettré dans une francophonie en devenir ? Et il avait le culot de publier un roman au moins vingt ans avant les premiers volumes de Senghor et plusieurs années avant ses collègues sénégalais...

Bakary était indiscipliné, il était entre les langues, il écrivait en plusieurs langues, il annonçait à sa manière Cheikh Ndao et notre ami Boris, qui eux écrivent en wolof et en français. Bakary dérangeait un peu le bel équilibre orientaliste que certains auraient voulu construire à partir du peul. Henry Gaden, qui transcrivit et traduisit une qasida d'El Hadj Omar à la même époque avait-il de la place dans son rapport au peul pour le travail de Bakary ? Le tirailleur qui avait le toupet de raconter ses guerres en français, et de chanter sa terre en peul était le même homme. Il faisait sauter les cadres étroits de nos disciplines et il fallait lui en faire crédit.

Le mirage de l'oralité nous a empêché de lire les poètes écrits, voire de comprendre leur projet littéraire. Mettons à part le beau travail d'Anthère Nzabatsinda, publié dans les Classiques africains, *Le relève-goût des pommes de terre*. Je connaissais ce titre énigmatique et sa traduction. À ma première visite au Rwanda en 2000, je suis allé au « -marché par terre »– de Kigali et j'ai toujours l'exemplaire que j'y ai marchandé en bon collectionneur : sale, déchiré, mais édition originale, passée de mains en mains. Je l'avais dans ma bibliothèque et je me demandais ce que pouvait bien raconter ce poème sur les pommes de terre. J'ai rencontré Anthère qui écrivait sur Sembène. Il connaissait le texte original de Kagame et je lui ai demandé si cela ne valait pas la peine de le traduire... Anthère a relevé le défi, fait une belle traduction, qui permet de comprendre pourquoi Alexis Kagame était considéré comme un grand poète. Il savait faire

l'éloge des cochons pour mieux se moquer des vénérateurs de la vache ! La nature interpellative des textes et du travail qui porte sur eux, renouvelle notre compréhension, insiste sur une dimension longtemps voilée, celle du public virtuel, ici renouvelé à chaque génération. Il y a des textes écrits qui suscitent débats et questions.

Je me suis intéressé à la traduction dialogique et j'ai essayé de creuser ce concept : je traduis ma langue, dans ta langue, mes textes sacrés dans ta langue mais je vais traduire tes poèmes dans la mienne.

Mofolo et tous les romanciers sotho sont sortis de cette démarche qui a produit une forme d'égalité très surprenante ; l'an dernier Antjie Krog, grand poète afrikaner, qui a traduit Mandela en afrikaans, auteur d'un livre bouleversant, *A Country of my Skull*, sur la commission TRC, est revenue sur Mofolo et sur ce qui l'avait précédé. Elle s'est intéressée auparavant au travail d'Eugène Casalis, et à celui de son collègue Thomas Arbousset qui à 26 ans cavalcade huit semaines en 1838 dans les montagnes du Lesotho avec le roi Moshoeshoe et nous laisse de cette excursion, la transcription des débats qu'il eut avec le souverain. Leonard Thomson a le premier attiré l'attention sur ce texte passionnant.

Si Thomas Arbousset est le premier écrivain sotho, Thomas Mofolo est le premier romancier sotho, et sans doute africain. Victor et Paul Ellenberger l'ont traduit en français, poussés par l'indiscipline féconde de Daniel-Frédéric, leur père et grand-père, qui faisait intervenir la tradition orale dans l'histoire, et ils ont poursuivi dans cette voie indisciplinée. Tous trois étaient pasteurs de la *Société des missions de Paris*, Daniel-Frédéric éditeur, est devenu historien. Victor était archéologue et historien, Paul, paléontologue et traducteur. Question indiscipline, je crois qu'ils en connaissaient un rayon : pensez plutôt... Daniel-Frédéric en discutant avec les poètes oraux, construisait des schémas généalogiques qui mettaient en pièce l'histoire officielle de la geste boer. Victor passa une bonne partie de sa vie à traduire, *qui plus est fort bien en français*, récits et romans écrits en sesotho. Double incongruité : il prenait au sérieux l'Afrique de l'écrit, et traduisait une langue africaine.

Et que racontaient ces textes ? La saga d'un tyran zoulou, dans un cas et dans l'autre la marche d'un vacher à la recherche d'une fusion entre le Dieu des chrétiens et ses propres cultes ... Pas vraiment de quoi enthousiasmer une société missionnaire et encore moins de quoi faire vibrer la France coloniale et républicaine. Quand Le Clezio salue le roman *Chaka* c'est grâce aux traductions de Victor, même si notre Nobel fait mine de croire que Mofolo est un barde homérique, égaré dans le Drakensberg.

À leur manière, Pierre Alexandre, l'ancien administrateur devenu bantouiste, Pierre Verger, l'ethnographe, reconnu maître des secrets par ses pairs yorubas, original proprement inclassable, ou Victor Ellenberger qui rendait accessible en

les traduisant les textes que ses prédécesseurs avaient aidé à venir au jour, cela dans un contexte d'assourdissant silence, étaient tous de sacrés indisciplinés, de grands Africanistes, si vous admettez ma définition. Aujourd'hui pensons à un épigraphiste, qui se met à faire de la linguistique de terrain dans la région de ses pierres et fait avancer le déchiffrement du méroïtique, comme mon ancien collègue du LLACAN, Claude Rilly. Africanisme, par définition in-discipliné, dans un monde où l'Afrique a trop souvent été laissée de côté, ou mise au bas de l'échelle... Ou à un linguiste, du LLACAN lui aussi, comme Henry Tourneux qui, par une forme supérieure et obstinée d'in-discipline, héritée de Pierre Alexandre, continue à penser que les dictionnaires sont importants, mal faits, trop loin des usages des langues d'aujourd'hui, et que nous devons et pouvons mieux nous comprendre avec eux, et ce n'est pas simple...

De la traduction dialogique à la traduction subliminale

J'ai noté la fécondité du dialogue, en quelque sorte de la conversation qui égalise les conditions : le roi parle avec le jeune Français, sans protocole, une discussion à cœur ouvert. Ce modèle de relation est utopique, mais ouvrirait à un avenir. Antjie Krog, au sortir de son immersion dans Vérité et réconciliation a fait de ce dialogue entre les langues un modèle pour une nouvelle avancée, voire un approfondissement de la réconciliation, qu'elle voit passer à travers une traduction généralisée. Entre Casalis, le collègue d'Arbousset et Moshoeshoe, vrai modèle de Mandela, Antjie note que la relation devint une « véritable conversation, un vrai échange d'idées » (2009, 83). Nous étions, je le rappelle, autour de 1840.

Elle a traduit Mandela en afrikaans et pu mesurer la distance entre les univers linguistiques, jamais interconnectés. Traduire de la poésie sotho en afrikaans, traduire du zoulou en sotho. Se poser de nombreuses questions jamais soulevées : se demander pourquoi Chaka n'existe pas en zoulou ? ? Pourquoi des cloisons étanches entre les gens des montagnes et du plateau, et ceux qui sont au long de la mer ? Se réconcilier, c'est converser, pouvoir se parler, d'abord ! ! Converser, c'est aussi croiser les textes. Certains sont proches et pourtant pas rapprochés. Dans le *Chaka* en sotho existe un extrait des louanges de Chaka en zoulou. Pendant longtemps, cet extrait n'était pas traduit ... Étrange centon, alors que l'on aurait pu espérer un vaste courant d'échanges. Je traduis ma langue dans la tienne, mais aussi la tienne dans la mienne voilà ce qu'est la trop rare traduction dialogique. Elles méritent nos efforts conjoints. Cet égalitarisme n'est pas fréquent.

Parfois aussi, et aujourd'hui de plus en plus la traduction ne donne pas l'original, et c'est cela que j'appelle la traduction subliminale : en somme, il n'y a plus d'original. Le texte de la langue africaine, pour de nombreux écrivains

francophones, est là dans leur tête ; il programme subtilement, subliminalement, leur faculté langagière. Le succès d'Ahmadou Kourouma a presque donné ses lettres de noblesse à sa pratique, une démarche authentique de la part de quelqu'un qui regrettait de ne pouvoir écrire en sa langue. Aujourd'hui nombre d'auteurs africains « calquent » leur langue, mais en français. Des « à la manière de », en somme... Cette traduction virtuelle à partir d'un original qui n'existe pas, ou plus, repose en quelque sorte sur l'évaporation de la langue dans sa matérialité phonique et graphique, perçue comme inutile, voire encombrante, et surtout bénéficie d'une soi-disant authenticité acquise à moindres frais. À la manière de qui ? Aboutissement d'un processus qui dispense de s'intéresser aux langues d'Afrique elles-mêmes...

La traduction généralisée, et égalitaire est une mise en relations de chacun avec tous les autres, ce que Antjie Krog appelle *interconnectedness*, en somme, une façon autre de définir une sorte d'*ubuntu*, de devenir humain par l'humanité de l'autre.

Une attention lucide à ce qui nous sépare, une passion à défendre ce qui nous relie

En guise de conclusion :

Lors du colloque organisé en mars 2015 à Roma au Lesotho sur les traductions de Mofolo, j'ai présenté, à la demande d'Antjie Krog, le travail indiscipliné et admirable de Victor Ellenberger. J'ai insisté aussi sur l'attitude réservée de Thomas Mofolo à l'égard d'un héros, Chaka, pour lequel il ressent une sorte de répulsion fascinée.

Plus tard, un jeune professeur venu du Natal, s'est senti obligé de présenter une défense en forme d'éloge de Chaka. Au premier rang de l'assistance, dans un fauteuil roulant, un professeur de philosophie de l'université, un Mossouto, a levé le doigt pour intervenir et dit simplement d'une voix assurée et ferme que si Chaka avait triomphé, nous serions tous Zoulous.

Ma voisine, une jeune femme, qui portait une belle robe sotho et était, je l'ai su plus tard, la doyenne, m'a tapé sur l'épaule et dit avec un sourire : « Tous zoulous, et toi aussi... ». Tous interconnectés, vous disais-je...

Je vous remercie.

juillet 2016